
L'homme qui n'était pas un détenu modèle

Entretien avec Philippe Maurice, réalisé pour Labyrinthe le 24 avril 2001
par Marie-Hélène Lechien, Mathieu Rigo et Pierre Savy.

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/928>

DOI : 10.4000/labyrinthe.928

ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2001

Pagination : 9-28

Référence électronique

« L'homme qui n'était pas un détenu modèle », *Labyrinthe* [En ligne], 9 | 2001, mis en ligne le 07 juillet 2005, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/928> ; DOI : 10.4000/labyrinthe.928

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Propriété intellectuelle

L'homme qui n'était pas un détenu modèle

Entretien avec Philippe Maurice, réalisé pour Labyrinthe le 24 avril 2001
par Marie-Hélène Lechien, Mathieu Rigo et Pierre Savy.

- ¹ *Philippe Maurice, l'ancien détenu devenu historien, condamné à mort en 1980, gracié in extremis l'année suivante à la suite de la victoire de François Mitterrand, est aujourd'hui un homme libre. C'est l'auteur d'une thèse reconnue, La Famille au Gévaudan au xv^e siècle (Paris, Publications de la Sorbonne, 1998), et d'un récit autobiographique, De la haine à la vie (Paris, Le Cherche-Midi éditeur, 2001), qui a bien voulu nous accorder cet entretien. Compte rendu d'une rencontre presque ordinaire entre chercheurs.*



Philippe Maurice

- 2 *Labyrinthe – Comment avez-vous choisi d'étudier l'histoire ?*
- 3 Philippe MAURICE – Avant de choisir l'histoire, j'ai hésité entre la philo et la psycho. La psycho, ce n'était pas possible, puisqu'il y a des travaux pratiques, des travaux dirigés, qui en prison ne peuvent pas être faits ; la philo, je me suis fait prêter des cours de DEUG première année, c'était un cours sur la religion hindoue avec des termes en sanscrit, j'ai compris que la philo n'était pas faite pour moi. Or l'histoire, c'était une vieille passion. Peut-être qu'à l'époque l'histoire ne me semblait pas forcément la plus utile des disciplines, j'avais la vision de l'histoire que beaucoup de gens ont, à savoir que l'histoire, c'est de l'événementiel, ça s'apprend, ça ne fait pas franchement réfléchir, or l'histoire ce n'est pas du tout ça, au contraire, c'est quelque chose qui permet énormément de réfléchir. Voilà, le choix de l'histoire s'est fait ainsi.
- 4 Pour l'histoire médiévale, deux choses : la découverte de l'histoire médiévale pendant mes études, et une grande passion, plein d'*a priori* qui se sont écroulés. On voit bien que l'image du Moyen Âge a beaucoup évolué, mais il y a une dizaine d'années, voire plus, le Moyen Âge était encore un peu la période des barbares. J'ai découvert l'histoire médiévale, et j'ai fait la rencontre de Christiane Deluz, qui était professeur à Tours, aujourd'hui spécialiste de pèlerinage, de géographie, et qui a retranscrit complètement un texte de Jean de Mandeville¹. Comme très souvent dans la vie, on rencontre quelqu'un et cette rencontre joue un petit peu, intervient...
- 5 Je l'ai rencontrée par hasard, la première fois, elle est venue à Saint-Maur, maison centrale² où je me trouvais, pour me faire passer un oral. C'était en deuxième année de DEUG, et puis en licence elle est revenue pour d'autres oraux, et elle était là au moment où, en maîtrise, il a fallu faire un choix. Et c'est là que je peux parler du hasard d'une rencontre, parce que si à ce moment-là j'avais eu en face de moi un prof d'histoire moderne sympathique, très motivé, peut-être qu'au lieu de l'histoire médiévale j'aurais pris l'histoire moderne, qui, certes, me plaisait moins, mais dans la situation où j'étais... Rencontrer quelqu'un qui a co-dirigé ma maîtrise, car j'avais deux directeurs de recherche dès la maîtrise (M^{me} Deluz et Bernard Chevalier), rencontrer quelqu'un qui est prêt à s'investir, c'est tant mieux.
- 6 *Labyrinthe – Vous étudiez la famille, c'est un centre d'intérêt personnel ?*
- 7 Philippe MAURICE – Personnellement, en tant qu'individu, je crois que la famille est quelque chose de très important, sur le plan affectif. En outre, sur le plan de l'analyse sociale, du rôle social, la famille est à mes yeux la première cellule dans laquelle l'individu se sociabilise, et dans tous les cas, elle devrait être une base de repli, un endroit de protection, un endroit d'aide, d'assistance... La famille me paraît essentielle, et je crois beaucoup plus intéressant de travailler sur la famille que sur le pouvoir, par exemple.
- 8 Derrière les solidarités familiales, il est bien évident qu'il y a beaucoup plus, on ne peut pas réduire le sujet à cela, il y a les relations de la famille, l'individu est en relation avec la famille, mais aussi avec la société environnante, et sa famille est en relation avec cette société environnante. Et sur le plan ethnologique il y a, et cela figure un peu dans ma thèse, les rituels, funéraires par exemple.
- 9 En outre, dans mon approche de l'étude et de la recherche en histoire, j'attache de l'importance au droit, à la connaissance du droit de la période sur laquelle on travaille. Quand j'en parle, cela semble évident à mes interlocuteurs, mais dans bien des travaux,

on voit que l'auteur, l'historien, a une méconnaissance redoutable du droit. Or je ne vois pas comment on peut se passer du droit en histoire familiale. Ainsi, en ce moment, je m'intéresse à l'émancipation des enfants au Moyen Âge : comment en parler sans avoir un minimum de maîtrise du droit ? Et comment ne pas s'intéresser à l'émancipation, si l'on s'intéresse aux relations entre le père et le fils, ou entre le père et les parents ? Le droit est pour moi essentiel, et pas seulement en histoire familiale. Comme je le dis à certains journalistes pour leur faire comprendre, les historiens, ce sont un peu les journalistes du passé — bon, c'est faux, on le sait bien, un historien doit avoir une objectivité que les journalistes ne sont pas spécialement tenus d'avoir, et qu'il leur est très difficile d'avoir puisqu'ils sont dans l'actualité, donc dans l'histoire immédiate, alors que l'historien doit avoir un recul très marqué. Mais aujourd'hui, un journaliste qui parle d'un problème social doit connaître le droit. Très souvent, quand il ne fait pas de droit ou qu'il ne cherche pas à en savoir plus, ce n'est pas un problème, parce que nous sommes nés et nous vivons dans une société dont nous connaissons globalement les grandes lignes du droit. Or si l'on se plonge dans une période éloignée, le Moyen Âge, la période moderne ou le XIX^e siècle, le droit n'est plus le même qu'aujourd'hui ; on arrive avec nos perceptions juridiques actuelles, et fatalement on se trompe. Il y a des concepts juridiques qui n'existent plus, comme la dot : plus ça va, plus cette notion nous échappe, il faut bien la réapprendre, et la dot au XIX^e siècle, ce n'est pas tout à fait la même chose que la dot au Moyen Âge... Voilà pourquoi tous mes travaux sont très dépendants de la connaissance du droit, et à chaque fois que je fais (je n'en fais pas beaucoup) une petite conférence à droite à gauche, j'essaie de faire passer le message.

- 10 *Labyrinthe* – Cette prééminence du droit, n'est-ce pas avant tout votre tournure d'esprit ?
- 11 Philippe MAURICE – Aujourd'hui, il y a quand même un renversement, dans certaines facultés d'histoire, on recrute des profs d'histoire du droit, donc des juristes, et ici ou là des historiens prennent conscience de l'importance du droit, ou des juristes se rendent compte qu'il faut travailler avec les historiens. Il commence à y avoir un petit mouvement. À l'inverse, quand on manque de notions de droit et même de connaissances plus ou moins solides, il y a des choses que l'on va rencontrer dans les actes, et sur lesquelles on ne va pas s'attarder... alors que ce sont des choses essentielles. C'est ainsi que j'ai eu la chance dans ma thèse de faire au moins une petite découverte — c'est agréable, quand on fait une réelle petite découverte. C'est celle qui concerne le problème de la réception de l'enfant illégitime par le biais de la donation d'enfant. À ce jour, en Provence, on avait repéré le phénomène de la donation d'enfant utilisée pour recourir à l'adoption : pour adopter un enfant, on recevait donation de cet enfant, mais il n'y avait rien au niveau de l'enfant illégitime. J'ai eu la chance — c'est la première fois qu'une petite étude a été faite là-dessus, et depuis j'ai récidivé dans une revue universitaire, je ne sais plus laquelle... — de voir dans ces actes de donation que pour recevoir le bâtard, pour le faire entrer dans la maison du père, on recourait au formulaire de la « donation entre vifs ». C'est assez important parce que jusqu'à présent, on voyait le bâtard entrer dans la maison du père du fait de la volonté du père, — en général noble, puisqu'on connaît surtout les bâtards nobles, — qui décidait de recevoir un de ses enfants illégitimes chez lui ; et la mère disparaissait, sauf par exemple pour Guillaume le Conquérant, dont la mère était une concubine officielle. Or, dans la pratique juridique, c'est l'inverse : en fait la mère, la fille-mère, qui a un enfant, exige du père, — putatif, car parfois le père nie être le père, mais le serment prêté par la mère sur les Évangiles est suffisant pour être reconnu comme étant valable, — qu'il reçoive l'enfant chez lui. Cet article sur « la réception du

bâtard » n'est pas encore publié, le colloque a eu lieu cet été à Toulouse. En revanche, très proche, sur la même question, j'ai fait un article sur « adoption et donation d'enfant »³. Tous mes articles ne figurent pas sur la liste des articles, ils n'y sont pas tous, je crois, certains ont été publiés depuis... J'ai cette liste parce que quelqu'un me l'a demandée récemment, en fait mon avocat m'a demandé la liste de mes travaux.

- 12 Le droit est donc un outil indispensable. Mais je n'aurais pas pu faire des études de droit, au départ, dans la mesure où je n'avais pas du tout l'esprit de juriste, j'ai le souvenir que quand j'avais repris des études de comptabilité, on m'avait demandé : « qu'est-ce que le droit ? » Je répondais ce que c'était sur le plan philosophique, ce n'est pas ce que l'on me demandait ; j'étais plutôt littéraire, je n'étais pas juriste. En revanche, ayant acquis une méthode de travail avec l'histoire, j'ai pu rebondir sur le droit, et donc je ne pense avoir du tout un esprit de juriste, mais je crois que le droit est une nécessité, une science ou une discipline essentielle, un outil de travail.
- 13 *Labyrinthe – Comment s'est fait le choix de la période ? Et qu'est-ce qui vous a particulièrement intéressé dans le Gévaudan, est-ce un contexte particulier ou l'existence d'une source, d'archives précises ?*
- 14 Philippe MAURICE – En DEA, Bernard Chevalier, un de mes deux directeurs de thèse, m'a demandé de faire un mémoire d'histoire du droit privé. Quand j'ai commencé ma thèse, je me suis tout de suite rendu compte que l'idée était bonne, qu'en revanche je n'avais pas appris assez de choses, et donc tout au long de ma thèse j'ai été obligé de me documenter en histoire du droit. En fait on m'a demandé deux mémoires, il y avait à l'époque un petit cours magistral, mais je ne pouvais pas y assister : à la place on m'a donc demandé un petit mémoire, concernant seulement le « pays de droit écrit », ce qui excluait le Nord. J'avais travaillé sur cette région-là au niveau de ma maîtrise. L'option droit, en maîtrise, je l'avais plus ou moins déjà choisie : quand il a fallu trouver un sujet, mes profs m'ont demandé sur quel thème je voulais travailler. J'avais donné plusieurs pistes : la famille, le Gévaudan...
- 15 Pourquoi le Gévaudan ? Parce qu'un trisaïeul, sauf erreur de ma part, était originaire de la Lozère, et avait quitté la Lozère vers 1850, et quand j'étais ado je m'étais intéressé de la sorte à la Lozère. Les deux régions que je connaissais le mieux, c'étaient Paris et la Lozère. Il vaut mieux travailler sur une région que l'on connaît, sur Paris il y a plein de travaux, donc il valait mieux travailler sur la Lozère. Aujourd'hui, il y a un petit peu plus de travaux sur la Lozère, mais elle est loin des universités, donc peu étudiée.
- 16 En maîtrise, j'ai étudié « les relations familiales en Rouergue et Gévaudan », pour une bonne raison, c'est que pour le Gévaudan seul, il n'y avait pas assez de chartes. Donc au début c'était le Gévaudan, et vu la rareté des chartes, on a étendu un peu l'aire géographique. Il s'agit des lettres de grâce, royales pour l'essentiel, donc dans le domaine judiciaire. Ensuite, pour la thèse, ça a été « la famille d'après les registres de notaires », et il est vrai que je suis surpris de voir que certains historiens utilisent des registres de notaires sans avoir de grandes connaissances en droit, puisque malgré tout l'acte notarial, c'est la façon qu'on utilise pour détourner le droit, dans la pratique, pour résoudre les problèmes des gens.
- 17 *Labyrinthe – Vous dites que le Moyen Âge vous permettait une bonne mise à distance... En même temps, on a le sentiment que sur un certain nombre de thèmes (la famille, la campagne, le monde rural), vous prenez une position affective.*

- 18 Philippe MAURICE – On peut prendre du recul, essayer d'être objectif, le plus possible, toutefois en ressentant suffisamment le sujet pour avancer... La noblesse, quand j'en parle... la noblesse, ce n'est pas vraiment mon truc... Or la noblesse, à aucun moment je n'émet de critique morale ou autre... Pour l'Église, je suis totalement agnostique, mais je m'intéresse à l'Église. Il est vrai que j'ai parfois des positions... Par exemple, au niveau statistique, j'ai rangé les prêtres parmi les prestataires de services, avec les barbiers. À la soutenance, ça a un tout petit peu heurté... mais il y avait quand même une raison, c'est que dans la statistique en question, j'avais un prêtre... qu'est-ce que je pouvais en faire ? Et puis pour moi, le prêtre est un prestataire de service... Il est vrai que quelqu'un de très croyant n'aurait certainement pas fait ce choix, je ne sais pas ce qu'il aurait pu faire de son prêtre, il aurait peut-être fait une catégorie à part.
- 19 Je suis agnostique mais pas du tout anticlérical, l'histoire religieuse m'intéresse énormément, maintenant en outre je me suis plutôt orienté vers l'histoire religieuse, avec le programme des *Fasti ecclesiae Gallicanae*. Et une de mes grosses envies, c'est d'écrire un jour une bio sur Urbain V, pape très intéressant... L'agnosticisme n'empêche pas... Urbain V, c'est le pape qui a essayé de ramener la papauté d'Avignon à Rome, et le pauvre, vu qu'il y avait des problèmes à Avignon, il est revenu à Avignon et il est mort... en fait, quand il a quitté Rome il y a une sainte qui lui a dit que puisqu'il partait, il allait mourir. Et il est bien mort, le pauvre.
- 20 *Labyrinthe* – On parlait de vos archives. Comment est-ce que vous vous les procuriez, concrètement comment est-ce que ça se passait ? On pense à la taille du corpus⁴...
- 21 Philippe MAURICE – J'ai eu la chance de travailler sur la Lozère, où la directrice des archives départementales de la Lozère était très sensibilisée aux problèmes des chercheurs... Il est vrai qu'il y a des centres d'archives dans lesquels on n'est pas forcément très bien reçu. Or ce sont les archives de tout le monde, et surtout ce sont des archives nécessaires pour les chercheurs. Cette femme, dans le cadre de la politique de protection des archives anciennes, a microfilmé toutes les archives dont j'avais besoin. J'ai travaillé sur microfilms, et avec un lecteur de microfilms.
- 22 *Labyrinthe* – Vous dites que vous avez été guidé, orienté vers la période médiévale, mais que ça aurait pu être de l'histoire moderne. En somme, ce n'aurait pas pu être de l'histoire contemporaine ?
- 23 Philippe MAURICE – En histoire contemporaine, quel que soit le sujet que j'aurais abordé, avec mon vécu, je sais que je n'aurais pas pu prendre le recul nécessaire. En fait, si j'avais traité de justice, de famille, de politique, de n'importe quoi, mon histoire aurait été trop présente, et m'aurait empêché d'être un historien, j'aurais été un journaliste. Le Moyen Âge, c'est une très bonne distance. En outre, il y a quand même une chose qui me paraît essentielle dans le Moyen Âge, c'est que c'est vraiment la période dans laquelle tout ce qui existe aujourd'hui se trouve. Si, au niveau de la maîtrise, je n'avais pas connu de médiéviste, et si à l'inverse j'avais eu près de moi un prof d'histoire moderne, très près de moi... Mais, vraiment non, quelqu'un qui fait de l'histoire moderne peut éventuellement recourir à pas mal de sources publiées, être confronté à un excès de sources, et pour l'époque contemporaine c'est encore pire ! Pour le Moyen Âge, j'ai été obligé d'apprendre plus ou moins le latin, d'apprendre un tout petit peu d'occitan... C'était encore plus difficile, mais quel plaisir, quel plaisir, quel plaisir... La difficulté, c'est dopant... Et puis en fait, quand mon travail a été fini, j'ai vraiment eu le sentiment d'avoir fait quelque chose, pas d'important, mais... Au niveau de l'histoire de la Lozère, je pense que le travail va

rester un bon moment d'actualité. Au niveau de l'histoire familiale, non, bien sûr, parce qu'il y a d'autres travaux, mais c'est quand même un travail parmi d'autres, vu qu'il est publié, surtout... Vraiment, c'est un plaisir, ça a été dopant et c'est un plaisir avec le résultat...

- 24 *Labyrinthe* – *Est-ce qu'on peut considérer votre livre de témoignage comme un essai d'histoire immédiate ?*
- 25 Philippe MAURICE – Beaucoup de journalistes que j'ai rencontrés, et même des lecteurs, qui m'étaient proches et qui se sont donc plongés dans le livre avec beaucoup d'intérêt, me disent que j'ai écrit d'une façon très analytique, je ne sais pas si c'est vrai, d'une façon un peu désincarnée... Disons en observateur... J'ai essayé, à une époque, d'écrire un roman historique, très mauvais, alors je ne désespère pas, un jour, si j'ai le temps... Mais je crois que ma plume est avant tout universitaire, et il est fort probable que dans mon livre « de témoignage »⁵, mon écriture ne se détache pas trop de l'écriture universitaire... Il est possible que, quand j'écris ou quand j'analyse, même si c'est du vécu, ma formation ait beaucoup joué dans ce détachement que j'arrive à avoir, et puis d'un autre côté, je crois que c'est aussi un peu dans ma nature de me détacher de ce que je vis, pour en tirer un enseignement quelconque, ou une petite leçon...
- 26 *Labyrinthe* – *Ce qui frappe à la lecture de votre ouvrage, c'est effectivement cette écriture analytique, un peu détachée... on peut l'expliquer par votre formation, mais aussi par le fait que c'est un récit recomposé à l'issue de la détention, qui a mis une distance...*
- 27 Philippe MAURICE – Un prisonnier, c'est quelqu'un qui vit en état d'observateur... S'il veut observer, s'il a les moyens d'observer... ça joue peut-être aussi... Je n'étais pas comme ça à vingt ans... Le prisonnier ne vit pas réellement, il est placé un petit peu hors du temps, mais il ne décide rien, il attend, il attend en gros, même quand il fait quelque chose, et il regarde le monde qui bouge autour de lui. Alors, attention, tous les prisonniers ne sont pas observateurs, beaucoup jouent aux cartes, prennent la fiole de neuroleptiques, mais sinon, celui qui veut regarder un peu... moi par exemple, j'ouvrais les journaux, en fait j'étais très informé de ce qui se passait quand j'étais à l'intérieur. Aujourd'hui, je n'ai plus le temps de m'informer autant, donc j'observais réellement le monde évoluer, et je ne vivais pas dans ce monde... Je vivais en dehors du monde, à l'intérieur des murs ; or je regardais le dehors bouger, évoluer, sur tous les plans, technologiquement, politiquement... En fait, l'arrivée de la gauche au pouvoir en 81, qui commence pour certains à appartenir à l'histoire, pour d'autres, c'est ce qu'ils ont vécu, pour moi, c'est ce que j'ai observé... Ces choses-là, je ne les ai pas vues, pardon, je ne les ai pas vécues réellement, je les ai seulement vues, comme ça, de loin, tout en vivant un peu dedans, puisque l'arrivée de la gauche en 81, deux jours après l'arrivée au pouvoir de François Mitterrand — il a été élu le 10, il a reçu la réalité du pouvoir le 22 ou le 23, je crois... deux jours après, son premier acte politique réel, ça a été de me gracier... Et puis à l'époque, la droite m'a utilisé politiquement, la gauche un petit peu aussi, donc j'étais un petit peu plongé dans l'actu, comme ça, mais sans le vivre, en étant à l'écart, ce qui explique peut-être qu'on dise que je suis un petit peu détaché.
- 28 *Labyrinthe* – *Ce qui aide aussi au métier d'historien...*
- 29 Philippe MAURICE – Oui, sauf que vraiment, je n'aurais pas pu faire de l'histoire contemporaine, j'aurais fait de la politique, je sais que quel que soit le sujet sur lequel j'aurais parlé, je me serais emporté, je me serais enflammé... En fait, là où il aurait fallu poser deux-trois hypothèses, je n'en aurais posé qu'une... ma vérité à moi (rire).

- 30 *Labyrinthe* – Et la rédaction, vous l'aviez entreprise pendant la détention ? Vous preniez des notes... ?
- 31 Philippe MAURICE – Non, non, parce que je ne voulais pas écrire de livre sur la prison, je suis historien, je voulais écrire des livres d'histoire. Il y a la mémoire ; et j'ai beaucoup écrit, donc quand je suis sorti, il y avait des courriers chez ma mère, elle avait aussi des archives, par exemple quand je mentionne des choses à propos du Parlement européen, au moment de la peine de mort, quand le Parlement européen demande qu'aucun pays de la communauté ne procède à des exécutions, j'ai les papiers à la maison... J'ai aussi, quand j'étais condamné à mort, tenu un petit journal... Il y a des choses comme ça qui m'ont permis par moments de pouvoir rechercher des dates, des faits, le hasard a fait qu'il restait encore dans mes papiers quelques rapports d'incidents pénitentiaires, c'est ainsi que j'ai retrouvé un de mes numéros d'écrou, à six chiffres, dont je n'avais vraiment aucune mémoire... En revanche, il était sur un rapport pénitentiaire... il y a de petites choses comme ça qui heureusement n'étaient pas dans ma tête, mais globalement c'est ma vie, ma vie je m'en souviens un petit peu, comme tout le monde, avec, attention, des défauts de mémoire, c'est là qu'il est important de pouvoir s'appuyer sur des choses tangibles, des sources.
- 32 *Labyrinthe* – Est-ce que la discipline de l'écriture, dans votre situation d'alors, constituait une « bouée de sauvetage » ?
- 33 Philippe MAURICE – Déjà, c'était un besoin. Je ne conçois pas de ne pas écrire, et quand j'étais en QHS⁶, on m'a empêché d'entrer en contact avec les structures éducatives, pendant les deux premiers ans et demi... J'écrivais, j'écrivais dehors, j'écrivais aux gens, et à l'époque je devais écrire une dizaine de lettres par jour, alors j'en recevais à peu près autant, ça me poussait à répondre.
- 34 *Labyrinthe* – Était-ce atypique, dans votre environnement ? Est-ce que ça vous donnait une image de « détenu intello » ?
- 35 Philippe MAURICE – Non, par exemple, parce qu'en QHS on ne se voyait pas, on était chacun de son côté, on se parlait mais bon... Maintenant, il est probable qu'arrivé à un certain moment, en licence, maîtrise, il pouvait y avoir pour certains cette image-là, mais d'un autre côté il y en avait une autre aussi, un petit peu « primaire »⁷, je devais cumuler les deux images, surtout qu'en plus je pense qu'il est bon de ne pas être qu'un intellectuel, de sauvegarder en soi des côtés primaires, il faut quand même arriver à ne pas tout intellectualiser, par exemple les sentiments, mais aussi d'autres choses...
- 36 *Labyrinthe* – Est-ce que votre reprise d'études, par rapport à votre temps de détention, a constitué une expérience de domestication de la violence ?
- 37 Philippe MAURICE – À un moment, je me suis rendu compte qu'il y avait en moi une haine très forte et qu'il convenait que je m'en débarrasse, et je me suis rendu compte qu'au niveau d'études où j'étais arrivé, les études allaient peut-être pouvoir me servir à quelque chose. Arrivé à peu près au niveau de la maîtrise, on se dit que ces études peuvent servir, ça peut quand même ouvrir certaines portes. J'avais quand même envie d'autre chose, au niveau de la façon d'appréhender les autres. Et j'avais peut-être la possibilité concrète, réelle, de faire autre chose de ma vie... à partir de là, les études, indéniablement, m'ont aidé à aller dans le sens que je commençais à choisir...
- 38 *Labyrinthe* – Mais il n'y a pas du tout dans votre récit de « prime à la bonne conduite »...

- 39 Philippe MAURICE – Non, je dirais même que jusqu'au bout, tout en étant devenu très apprécié par l'administration... au début ça m'ennuyait même énormément, les premières fois où j'ai entendu dire, prononcer l'expression « détenu modèle », j'ai eu peur... Jusqu'au bout, en fait, je ne posais plus de problèmes administratifs, je n'allais pas essayer de chambouler leur prison, c'est leur prison... mais quand il arrivait que je parle avec un fonctionnaire qui défendait l'utilité de la prison parce que ça permettait de se réinsérer, je disais non, moi, mes études, ce n'est pas à vous que je les dois, ce n'est pas à votre système, c'est aux gens qui sont venus du dehors... là, on ne se fait pas forcément des amis... Il est vrai que les journalistes, aujourd'hui, dans certains articles, évoquent peut-être le fait que j'ai fait des études, et que la prison c'est peut-être... Mais c'est l'inverse que j'ai dit... Au niveau de l'institution, je n'ai vu à ce jour aucun ministre ou autre venir dire : « Philippe Maurice, c'est l'exemple que la prison est utile. » Si ça arrivait, j'essayerais vite de faire savoir l'inverse, quitte à lâcher un truc sur l'AFP... Je ne crois pas que je me laisse récupérer par l'institution... et donc c'est un peu sur ce plan-là que jusqu'au bout, j'aurai été le mauvais élève. Les études m'ont donné un langage. Dans certains cas, c'est terrible, quand quelqu'un veut aller contre un système, mais qu'il n'a pas le langage qui va avec le système... Il est vrai que vers la fin, j'étais un homme d'une quarantaine d'années, il y avait la culture qui était là, il y avait aussi et surtout les relations extérieures, bon, et c'est pas du tout pareil qu'un jeune de vingt ans, qui réagit très vite, ce que je montre par moments, en fait il suffit de pas grand-chose, de la part des gardiens, pour faire « monter » un jeune détenu...
- 40 *Labyrinthe* – Quel fut le rôle de vos études dans l'attente de la remise de peine, de la commutation de peine ?
- 41 Philippe MAURICE – En fait, non, je n'ai pas étudié pour obtenir quelque chose en échange... Au moment où j'ai pu demander ma libération conditionnelle, mes études étaient finies... À l'époque, je faisais de la recherche, je rédigeais mes articles, je les faisais publier... En revanche, il est vrai que mes études ont joué un rôle dans ma libération : si je n'avais pas étudié, je ne serais pas libre aujourd'hui... J'ai bénéficié d'un soutien universitaire indéniable, qui a indéniablement joué un rôle, il y a eu cent cinquante universitaires, je crois, qui ont signé une pétition, très discrète, ça n'a pas été une pétition publiée dans la presse. La Garde des Sceaux, le pouvoir politique ne cède jamais aux pressions des pétitions, mais il est indéniable que cela a permis aux pouvoirs publics concernés de comprendre que mon travail n'était pas un travail sans importance, et en tout cas sans valeur... Les universitaires qui ont signé cette pétition n'ont pas signé cette pétition avec l'esprit « sauvons un bébé phoque »... Ils se fondaient sur le travail fait, ils disaient que c'était un travail sérieux... Certains universitaires ont refusé de signer... Je n'ai que de bonnes choses à dire du milieu universitaire, ce qui surprend d'ailleurs parfois beaucoup d'universitaires... mais moi je n'ai que de bonnes choses à dire... au niveau de la pétition, très peu d'historiens ne voulaient pas...
- 42 *Labyrinthe* – Qu'en est-il de votre insertion actuelle dans le monde de la recherche universitaire ? Pouvez-vous nous dire deux mots de votre livre sur Guillaume le Conquérant ?
- 43 Philippe MAURICE – En fait, Flammarion m'a demandé si je serais d'accord pour faire une bio historique, alors ils ont trois types de bios : des bios romancées, j'ai dit que c'était hors de question... en revanche eux veulent une bio écrite dans l'année, si bien que ça ne peut pas être une bio de recherche. Donc ce ne sera qu'une bio de vulgarisation, une bio de synthèse quoi. Puis, il y a eu aussi le choix du personnage. J'avais avancé des personnages que j'aime beaucoup, ou plutôt des personnages que je déteste mais dont l'histoire

m'intéresse beaucoup : Simon de Montfort... Guillaume de Nogaret, conseiller de Philippe le Bel, l'âme damnée, l'anti-Templiers... celui qui est aussi allé chercher le pape...

- 44 *Labyrinthe* – *En tout cas, vous êtes pour les hérétiques, manifestement...*
- 45 Philippe MAURICE – Oui... Je voulais aussi écrire sur un autre personnage très sympathique, c'est Abélard... le problème c'est qu'il y a quelque chose qui se fait sur lui. Un autre personnage que j'aime beaucoup, pas forcément sur le plan humain parce qu'il est très peu connu, mais en tant que savant, c'est Guy de Chaulac, un médecin du XIV^e siècle, un chirurgien gabalitin, à mes yeux le véritable fondateur de la chirurgie moderne. On dit toujours que c'est Ambroise Paré, deux siècles plus tard, en fait, Guy de Chaulac a été un très grand chirurgien, son manuel de chirurgie a été en usage jusqu'au XVII^e siècle, il a inventé des choses... il a créé un petit outil qui est un genre de petite arbalète fonctionnant à l'envers pour extraire les flèches des corps... Pendant la Peste de 1348, il s'est auto-soigné et auto-guéri de la peste, il n'a pas cru que c'était en regardant les étoiles qu'il allait guérir, lui... C'est un homme très intéressant, qui a fini par être médecin des papes. Mais finalement, ce ne sera pas lui, ce sera Guillaume le Conquérant. Il convenait d'avoir un personnage plus connu, en fait les gens voient deux livres, deux bios à l'étalage, Guillaume le Conquérant, Guy de Chaulac... Bon, le jour où j'aurai écrit une dizaine de biographies historiques, les gens verront Philippe Maurice, *Guy de Chaulac*, et un autre avec *Guillaume le Conquérant* et ils le laisseront peut-être...
- 46 *Labyrinthe* – *Vous expliquez dans des entretiens dans la presse que vous ne pouvez pas enseigner, est-ce que c'est quelque chose que vous espérez voir changer ?*
- 47 Philippe MAURICE – Je ne peux pas faire de recherche non plus au CNRS... L'année dernière, j'étais dans un labo d'archéologie, avec un salaire payé par le biais d'une association qui drainait des fonds privés ; cette année, j'ai une bourse de recherche ; l'année prochaine, je ne sais pas... Ce n'est pas vraiment stable... Si la solution consiste à faire retirer de mon casier judiciaire, du moins du volet destiné aux administrations... à partir de là je pourrais par exemple me présenter aux concours du CNRS, éventuellement devenir maître de conférences. J'ai une grande passion pour la recherche, mais je vois bien quand je fais des petites conférences dans des séminaires, maîtrise ou DEA, que j'aime communiquer mon savoir... Ce serait intéressant... Le premier but serait quand même de pouvoir réellement devenir chercheur à part entière, je veux dire statutairement. L'année prochaine, en principe, j'aurai un emploi, en fait cette année si je n'avais pas eu de bourse, je serais peut-être encore au chômage...
- 48 *Labyrinthe* – *Par rapport à ce profil de difficulté de réinsertion, est-ce que l'écriture de De la haine à la vie répondait à autre chose, une nécessité personnelle, une demande de témoignage ?*
- 49 Philippe MAURICE – La demande de témoignage a été faite au niveau éditorial. Je ne sais pas, il faudrait demander au lecteur si c'est utile et intéressant, ça doit l'être... Ce qu'il y a peut-être d'assez drôle dans ce livre, d'assez intéressant, c'est qu'un journaliste a parlé de mon livre en disant qu'il se lisait comme un polar... Je n'y aurais pas pensé. En revanche, il y a peut-être aussi un petit peu autre chose, à savoir expliquer comment le système fonctionne, ou plutôt dysfonctionne. Le but était de dire : « voilà ce qu'est notre système... » Alors il y a aussi d'autres effets dont on m'avait parlé, on m'avait dit que ce serait intéressant face à la peine de mort, on m'avait même dit, et ça s'est confirmé, que ça intéresserait des gens qui avaient envie de se suicider, des gens qui n'en pouvaient plus face à la vie. Au Salon du Livre, quelqu'un, une femme, m'a expliqué que vraiment elle n'en pouvait plus, et qu'après avoir lu mon livre, elle venait le faire dédicacer mais elle

l'avait déjà lu, elle trouvait plein de forces, parce que si moi j'avais réussi à m'en sortir en fait, elle pouvait s'en sortir... Il y a plein d'effets secondaires comme ça qui sont intéressants...

- 50 *Labyrinthe* – *Était-ce recherché ? Y a-t-il de votre part une volonté d'exemplification ?*
- 51 Philippe MAURICE – Ça, justement, non, je ne me considère pas du tout comme étant un exemple, en revanche il est vrai que c'est une expérience... J'aime bien parler comme ça avec les gens, parce que l'expérience des autres me sert... Je vais pas faire cadrer ma vie avec d'autres, mais quand il y a plein d'expériences comme ça, il y a des choses que l'on peut tirer. Je ne sais pas si j'apporte aux autres, je ne sais jamais si j'apporte aux autres, je sais beaucoup que je reçois énormément des autres, que je leur prends, que je sais leur prendre, mais c'est eux qui me donnent, bien sûr.
- 52 *Labyrinthe* – *Vous avez pourtant un peu pris le parti de l'exemplification, dans votre livre : le chapitre sur le procès commence par un excursus sur « quand on veut s'en sortir on peut s'en sortir... »*
- 53 Philippe MAURICE – Bon, je ne suis quand même pas aussi catégorique que ça, je ne dis pas que les gens qui veulent s'en sortir peuvent s'en sortir... Je dis que pour s'en sortir, il faut le vouloir, il ne faut jamais renoncer, il faut se battre... Malheureusement, il y a des gens qui veulent s'en sortir et qui ne peuvent pas, parce qu'ils sont totalement seuls... Il y a une petite nuance, mais elle est importante, dans la mesure où elle voudrait dire que ceux qui ne s'en sortent pas, c'est qu'ils ne voulaient pas s'en sortir... ça c'est faux... En fait, aujourd'hui les SDF qui sont dans la rue là, et qui crèvent, souvent ils sont arrivés là un peu par accident, parce qu'ils ont été dépassés, parce qu'il y a eu plein de facteurs contre eux⁸... Ceux qui veulent s'en sortir, certains y arrivent, mais il y en a, même s'ils le veulent, ils n'en peuvent plus. Il y a parfois eu destruction totale de l'individu. La prison est destructrice... Le problème de la prison, c'est qu'elle ne fait que détruire. On pourrait me dire « mais vous, toi... », oui mais moi, moi... moi ce sont les gens du dehors qui m'ont aidé, le seul mérite peut-être de la prison, a été que réglementairement, juridiquement, il est prévu que des gens rentrent.
- 54 En revanche, il est vrai que quand je vois quelqu'un qui est couché par terre, là, dans la rue, j'ai envie de le secouer, de lui dire mais bouge-toi, agite-toi, ça je l'écris dans le livre, quand à l'intérieur j'ai vu des garçons qui voulaient étudier et qui abandonnaient parce qu'il y avait pas mal de difficultés, après avoir reconnu l'existence des difficultés, je disais (j'ai le souvenir d'un en particulier) : « mais c'est à toi avant tout de te battre, à toi de persévérer, à toi d'insister »... Mais ce gars-là aurait pu insister et se battre, et puis ne jamais parvenir à faire tomber le mur qu'il y avait en face de lui... Maintenant c'est vrai, dans la vie, quand on veut quelque chose, il faut se battre, la vie c'est un combat, c'est la différence aussi que j'évoque entre le chemin, la route, la vie qui serait une route, et la vie qui est un escalier. Une route on peut la suivre sereinement, bien que des fois il y ait de grandes côtes, mais on peut la suivre et se laisser aller, suivre n'importe quel chemin ; un escalier, il n'y a pas le choix, il faut le gravir, le gravir, s'asseoir ou retomber... Mais dans tous les cas ça fait mal, et la vie est quelque chose qui fait mal.
- 55 *Labyrinthe* – *On a l'impression que la première partie de votre ouvrage était peut-être un peu désincarnée afin d'induire un récit d'ordre tragique, c'est-à-dire une fatalité qui s'exerce à votre rencontre...*
- 56 Philippe MAURICE – En fait, mon but n'est pas de me justifier, ni de m'expliquer. Je suis dehors, je ne suis plus en prison, j'ai... il y a des gens qui m'aiment, d'autres qui ne

m'aiment pas, la vie est comme ça ; le but est plutôt d'expliquer et de montrer comment quelqu'un, et comment les jeunes aujourd'hui, peuvent se casser la figure, et de montrer que derrière ce qui est peut-être un petit peu fatal, en fait, il n'aurait pas fallu grand-chose, peut-être, pour que les choses soient différentes, si le système avait été différent. J'ai été arrêté pour quinze mille francs de fausse monnaie, je veux bien que la fausse monnaie soit répréhensible, j'ai pris cinq ans de prison, dont un de sursis, c'était le maximum légal... bien sûr, sur les billets il y a marqué « perpétuité », mais ça, c'est les vieux articles... Je suis passé en correctionnelle et en correctionnelle, à l'époque, le maximum c'était cinq ans, on ne pouvait pas me mettre plus... Quand on voit aujourd'hui certains hommes politiques, par exemple, qui détournent des milliards, qui ont une conscience civique, un savoir civique tels qu'ils savent exactement ce qu'ils font, sur le plan de la citoyenneté, ils ne prennent que quelques mois... Je pense aujourd'hui aux jeunes qui sont dans des situations comme ça, pas pour de la fausse monnaie, pour des pétards. Si on mettait les gens en semi-liberté, qu'on les faisait travailler dehors le jour, rentrer en prison le soir, ou si on les laissait dehors avec des contrôles sociaux très forts, la récurrence disparaîtrait. Parfois, si le système était différent, il ne faudrait pas grand-chose pour enrayer la spirale, parce que la délinquance, puis la criminalité, c'est une spirale, on commence là et puis l'on tourne et l'on tourne de plus en plus, et plus ça va et plus c'est grave, et irréversible.

57 *Labyrinthe* – Est-ce que c'est un domaine, maintenant que vous êtes sorti, sur lequel vous pensez agir, par votre livre ou, dans l'avenir, ou comme enseignant...

58 Philippe MAURICE – Je ne suis pas ambitieux à ce point-là... Mon livre, comme d'autres livres j'espère, fera réfléchir certaines personnes. Ça peut peut-être être déjà ça. Le livre de Vasseur⁹ a eu plus d'effet apparemment, puisqu'il y a eu une commission parlementaire. Mais je ne suis pas sûr, vous savez, les commissions, comme le disait Clemenceau, hop, on fait des commissions le temps que le problème disparaisse de lui-même¹⁰... Alors moi, qu'est-ce que je peux faire ? Aller de temps en temps dans des lycées, dans des collèges, mais j'ai mon travail aussi à faire. Aller dans un lycée, dans un collège, c'est hors « promo », c'est hors caméra, c'est hors journalistes. C'est une rencontre individuelle. Plus voyante peut-être, cette histoire de congrès pour l'abolition de la peine de mort qui se tiendra en juin à Strasbourg¹¹, où l'on me demande d'aller. C'est international, à la conférence de presse qui l'annonçait, il y avait pas mal d'hommes politiques, il y avait le président de l'Assemblée, M. Forni, la présidente française du Parlement européen, Nicole Fontaine, la présidente du Parlement italien, et quelques autres... On sent que c'est quelque chose qui prend, qui monte, et je trouve ça fantastique de penser qu'on va demander que dans le monde entier, la peine de mort soit mise hors-la-loi. Ce serait magnifique.

BIBLIOGRAPHIE

Publications de Philippe Maurice :

Thèse de doctorat :

La Famille en Gévaudan au XV^e siècle, d'après les sources notariales (1380-1483), Université de Tours, décembre 1995, 2 tomes, 1200 pages environ.

Ouvrages :

Les Relations familiales en Rouergue et Gévaudan au XV^e siècle, d'après le trésor des chartes, Mende, SLSAL, 1990.

La Famille en Gévaudan au XV^e siècle, Paris, Publications de la Sorbonne, 1998.

Articles et contributions :

« Les officiers royaux du bailliage de Marvejols à la fin du Moyen Âge », *Revue historique*, n° 582, avril-juin 1992, p. 285-309.

« Les Fornenc, un exemple de la mobilité des structures familiales », *Revue du Gévaudan*, 1992/2, p. 13-22.

« Un exemple d'organisation municipale au XV^e siècle : le syndicat de Chirac », *Annales du Midi*, tome 105, n° 202, avril-juin 1993, p. 183-208.

« Les Plantavit et les Mombel », *Revue du Gévaudan*, avril 1994, p. 39-42.

« L'état civil des notaires du Gévaudan à la fin du Moyen Âge : choix des parrains, choix des noms », dans *Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne, tome IV : Discours sur le nom : normes, usages, imaginaire (VI^e-XVI^e siècle)*, sous la dir. de P. Beck, Tours, Presses Universitaires de Tours, 1997, p. 179-209.

« Les limites de l'autorité paternelle face aux droits patrimoniaux dans le Gévaudan médiéval (fin XIII^e – fin XVI^e siècles) », *Cahiers de recherches médiévales (XIII^e-XV^e siècle)*, n° 4, 1997, p. 31-40.

« Les statuts de la confrérie Saint-Véran de Mende (1467) », *Bulletin du Centre d'études et de recherche de Mende*, 1997, n° 17, p. 38-46.

« La maison et son ameublement en Gévaudan à la fin du Moyen Âge », *Journal des Savants*, juillet-décembre 1998, p. 115-225.

« Adoption et donation d'enfants en Gévaudan à la fin du Moyen Âge », *Médiévales*, automne 1998, n° 35, p. 83-92 et 101-104.

« L'échec de la première maison des Cénaret », *Bulletin du Centre d'études et de recherche de Mende*, 1998, n° 18, p. 9-23.

« Le milieu social et familial des forgerons du Gévaudan à la fin du Moyen Âge », *Médiévales*, n° 34, printemps 1998, p. 127-142.

« La transmission de la seigneurie de Saint-Alban (sur Limagnole) », *Bulletin du Centre d'études et de recherche de Mende*, 1999.

« Saint-Bonnet-de-Chirac, la paroisse et son prieuré au Moyen Âge », *Bulletin du Centre d'études et de recherche de Mende*, numéro spécial sur Saint-Bonnet-de-Chirac, 1999-2000.

« La transmission du patronyme maternel en Gévaudan à la fin du Moyen Âge (XIII^e - XV^e siècle) », dans *Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne, tome IV : Discours sur le nom : normes, usages, imaginaire (VI^e - XVI^e siècle)*.

« François Alamand, protonotaire apostolique, élu de l'Église de Mende et vicaire général de Julien della Rovere », *Revue d'Histoire de l'Église de France*, t. 86, n° 216, janvier-juin 2000, p. 39-54.

En préparation :

Maurice Philippe, sous la dir. de, *Fasti ecclesiae Gallicanae – Le diocèse de Mende*.

NOTES

1. Jean de Mandeville, *Le Livre des Merveilles du monde* (1356), édition critique de Christiane Deluz, Sources d'histoire médiévale 31, CNRS éditions. Sur le Web : http://irht.cnrs-orleans.fr/mande-ville_deluz.htm.
2. Les maisons centrales hébergent les condamnés à de longues peines, considérés comme dangereux et difficilement réinsérables. Cette rencontre remonte donc aux années où Philippe Maurice subissait le régime de détention le plus sécuritaire, mais il faut insister sur les fréquents changements d'établissement qu'il a connus.
3. Tout en parlant, Philippe Maurice cherche la liste de ses publications, puis nous la tend.
4. Estimé à quarante mille pages en latin.
5. Philippe Maurice ne semble pas approuver l'expression.
6. Quartier de Haute Sécurité: régime d'isolement, très dur sur le plan disciplinaire, supprimé en 1981. Le système actuel du régime d'isolement n'est pas appliqué systématiquement avec une telle rigueur.
7. Il faut rappeler que c'est assez tard, même après sa reprise d'études, que Philippe Maurice cesse de s'investir dans les mouvements de révolte des détenus, et que l'administration pénitentiaire lui a longtemps collé l'étiquette de « meneur ».
8. Rappelons que Philippe Maurice fut incarcéré en 1979, et que la présence de SDF dans les rues, lors de sa semi-liberté, en 2000, fut l'une des choses qui le frappa le plus.
9. Véronique Vasseur, *Médecin-chef à la prison de la Santé*, Le Cherche-Midi éditeur, 2000.
10. Deux rapports parlementaires sont parus en juillet 2000, *Prisons : une humiliation pour la République* (Sénat) et *La France face à ses prisons* (Assemblée nationale). L'OIP (Observatoire International des Prisons) salue le travail, mais dénonce l'inaction du ministère.
11. Le Premier congrès mondial contre la peine de mort, au Parlement de Strasbourg du 21 au 23 juin 2001. Pour toute information sur ce congrès, dont les débats seront publics, s'adresser au 01 43 43 90 01.